Document généré le 16 avr. 2024 23:31

Voix et Images

voixetimages

L'inceste en scène

Bernard Andrès

Volume 10, numéro 2, hiver 1985

La barre du jour / La nouvelle barre du jour

URI : https://id.erudit.org/iderudit/200507ar
DOI : https://doi.org/10.7202/200507ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Andrès, B. (1985). L'inceste en scène. *Voix et Images*, *10*(2), 211–213. https://doi.org/10.7202/200507ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Théâtre

L'inceste en scène

par Bernard Andrès, Université du Québec à Montréal

> L'inceste si vous voulez, c'est la coïncidence miraculeuse entre la passion et le lien parental. Qu'est-ce qui peut être au-delà de ça: avoir une petite enfance commune et s'aimer de passion? Rien. Absolument rien. J'ai l'impression que tout amour, toutes passions étrangères à l'inceste tendent à ça. À la reconstruction, aux retrouvailles de ce lien là, qui est un lien absolu (...).
>
> Marguerite Duras

Au moment d'écrire ces lignes, je reçois le communiqué de presse du Théâtre Acte 3 d'où je tire la citation en exergue. *Agatha*, de Duras, sera bientôt présentée dans un salon privé de l'Hôtel Karukera, sur la rue Ontario. La pièce aura-t-elle autant de succès que *La Poupée de Pélopia*, de Michel Marc Bouchard, jouée en prolongation jusqu'en décembre au Théâtre d'Aujourd'hui [1]? «Ouvrir un voile sur l'inceste», annonce-t-on dans *le Devoir* à propos de la *Poupée*. Et l'auteur d'évoquer les conditions dans lesquelles il a conçu cette pièce:

> L'inceste, tabou propre à toute société, tabou ultime, est le seul sujet où se confrontent amour, gêne, morale, violence et toutes valeurs. Cette démarche d'écriture m'a provoqué, choqué, bouleversé. J'ai peut-être abandonné dix fois mon travail en cours de route. Peut-être que le visage éteint de ces enfants m'a donné le courage de terminer. Avez-vous déjà rencontré une famille qui ne rit jamais?

Le mois d'avant, Marie Laberge montait *l'Homme gris* à la Salle Fred Barri [2]. Là encore, aux limites de l'inceste, le drame d'une jeune anorexique terrorisée par le souvenir de son adolescence. Concours de circonstances? Fait de société (l'actualité judiciaire ne manque pas de nous rappeler cette réalité)? La reprise d'*Aurore l'enfant-martyre* en 1984 ne saurait être fortuite. Autant de productions récentes qui témoignent peut-être d'une nouvelle orientation de la scène. Une jonction s'opère actuellement entre un certain théâtre de la quotidienneté, superficiel, naturaliste à l'occasion, un théâtre plus «social» et les expériences formelles du théâtre expérimental. Mais comment sortir de la frivolité, du quotidien,

de l'atonie, aborder des sujets sérieux sans tomber, soit dans le moralisme ou le mélo, soit dans des expériences formalistes coupées de toute préoccupation sociale? En faisant confiance au théâtre, à ce langage du corps et de l'espace, de l'imaginaire aussi, où le texte et la voix n'ont plus le premier rôle, ne sont là qu'en appoint.

C'est la voie qu'explore le Théâtre Repère depuis quatre ans. Après *Couples, A demi-lune* et *En attendant*, ce groupe de Lévis montait *Circulations* qui lui valait le Prix de la meilleure production canadienne de la Quinzaine internationale de Théâtre de Québec en juin dernier. La pièce était reprise à l'automne au Théâtre de Quat-sous [3]. «Un spectacle qui s'exprime 1/3 en français, 1/3 en anglais, 1/3 en mouvement», nous annonce-t-on. Repère, c'est d'abord un scénario de travail collectif:

RE: Ressource
P: Partition
E: Evaluation
RE: Représentation

C'est aussi un principe de production: «créer à partir du concret et non à partir d'idées. Une ressource (qu'elle soit visuelle, tactile, olfactive ou sonore) s'impose ... puis la sensibilité des créateurs se met en marche. À partir d'un dessin, d'une chanson, d'une carte routière ou d'un poème ... la conception s'organise», explique Jacques Lessard, directeur artistique de Repère. Technique archi-connue de la création collective? Non pas, si l'on en juge par la rigueur avec laquelle la représentation finale a éliminé toute trace des tâtonnements antérieurs. Rien ne subsiste du processus d'élaboration. Plus de ce mythe de la spontanéité, de cette esthétique de l'inachevé qui transformait nombre de créations collectives, jadis, en d'interminables répétitions générales. Ce qu'offre le Théâtre Repère, c'est un spectacle fini, rodé, alerte. Sans épuiser le propos (ici l'inceste et ses effets sur une jeune femme en vacances), il trouve le ton juste pour nous en parler. Sans moralisme, sans didactisme, sans statistique.

À partir de rien, ou de si peu: deux malles, un sac de voyage, un walkman, un jeu de mot ou une série de cartes postales. Économie de moyens, pléthore d'idées. Peu de discours. Un prologue presque mimé met en place les intervenants: le père en prison, le frère en chômage et la soeur, Louise, en cavale. Prendre le large, quitter le bureau, couper avec la famille. *Le* voyage sur la côte est. Le *trip:* Provincetown, Moon Motel, Manhattan, New-York. Et les inévitables rencontres dans la gare, sur la plage, au motel, dans la rue. Drague, harcèlement, agression, rêve et déprime. Et malgré tout, l'humour sur toute la ligne. Rien de chargé, si ce n'est la parodie de Superman dans l'épisode new-yorkais. Expérience grisante de la liberté pour la jeune-femme, mais hantise du viol qui l'a marquée, jadis et dont chaque rencontre ravive le souvenir. Lise Castonguay incarne avec brio cette figure féminine qu'escortent tout au long Robert Lepage et François Beausoleil. Tantôt porteurs, serveurs, employés d'hôtel, de chemins de fer, touristes américains, agresseurs, sauveteurs, les deux comédiens exécutent

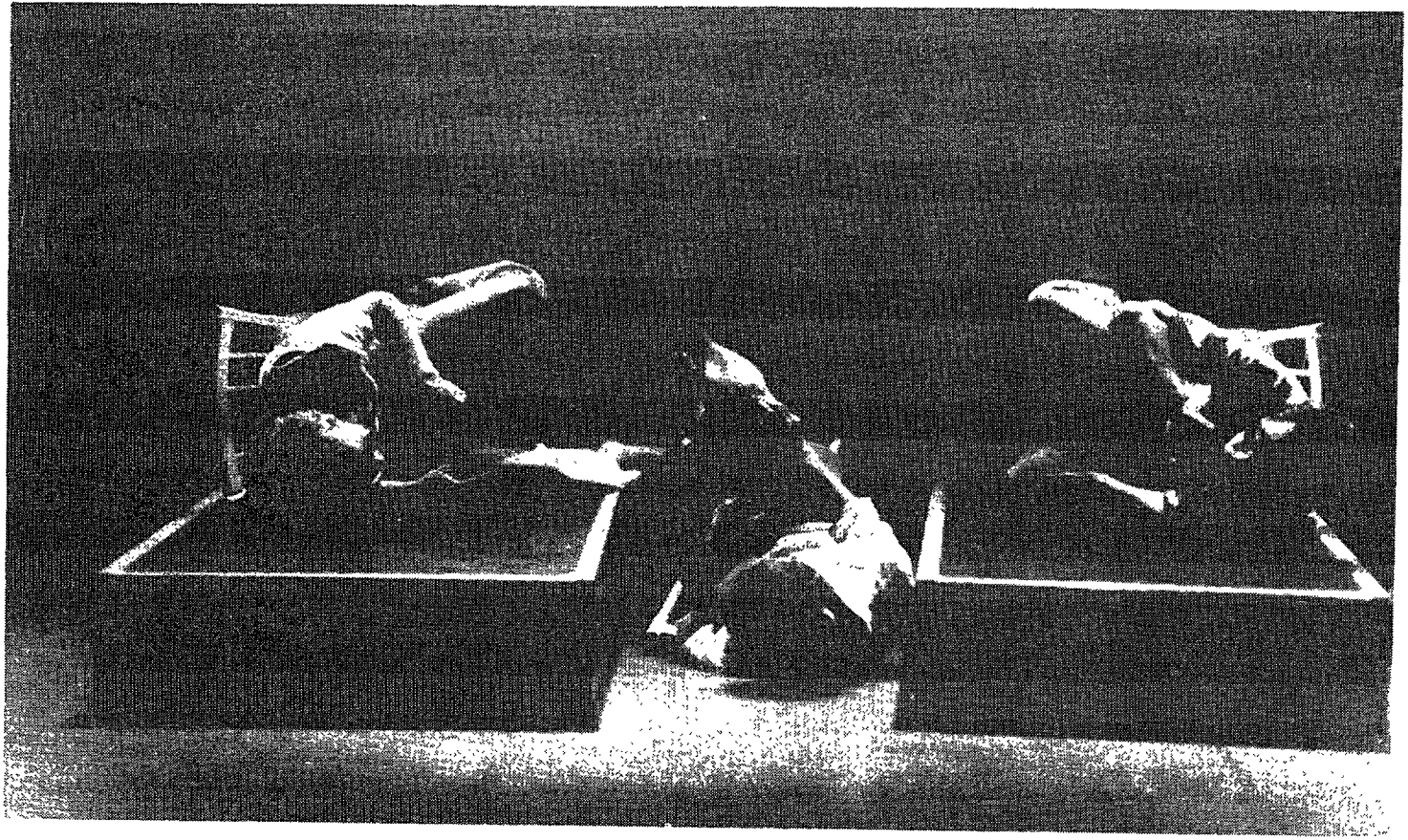
autour d'elle un véritable ballet. Ils excellent à camper un décor en deux temps, trois mouvements. Une pirouette et ils évoquent une atmosphère, relancent le jeu. Pas de temps mort, le rythme et la malice d'un *cartoon* de Tex Avery, les éclairages d'un noir et blanc de Woody Allen (*Manhattan*). Quant à la bande-son!...

Circulations est un petit bijou d'exploration sonore du geste et de la voix. Des micros captent, amplifient et répercutent les déplacements, reprennent en écho les répliques, exhibent certains gestes dont ils révèlent une dimension acoustique! «Un spectacle où l'image est le personnage principal et le son, le texte dramatique», déclare Robert Lepage. En résulte un spectacle total, des scènes prodigieusement maîtrisées comme celle du voyage en chemin de fer (scandé par des battements de cartes postales), du puit de lumière (permutation scénographique des perspectives verticale et horizonale), ou concert improvisé de percussions xylophoniques sur couverts de restaurant! ... Et l'inceste dans tout cela? Perdu dans les gadgets? Non, pas vraiment éclipsé par ces prouesses du jeu scénique. À chaque nouvelle séquence, Louise réapparaît, fil conducteur du spectacle, téméraire et fragile, minée par le souvenir du père. Ce dernier est tantôt joué par l'un des comédiens, tantôt figuré par une chemise fantômatique dont les bras veufs de toutes mains, terribles, enserrent la jeune femme. Le traumatisme est là, omniprésent, oppressant. Mais la gravité du propos n'alourdit jamais la pièce qui parvient à marquer le drame au coin du l'humour, l'humour au coin du drame.

Le Théâtre Repère de Lévis, Carbone 14 à Montréal (dont je n'ai pu parler dans les limites de cette chronique [4]): deux groupes inventifs, vigoureux, à l'avant-garde du théâtre qui se fait, à la fine pointe du fait théâtral.

NOTES

1. *Agatha*, de Marguerite Duras, mise en action par Guy Lapierre, concept de Jean-Maurice Gélinas (Par le Théâtre Acte 3, novembre-décembre). *La Poupée de Pélopia*, de Michel Marc Bouchard, mise en scène de Michèle Magny, au Théâtre d'Aujourd'hui (octobre-décembre): cf. ma chronique dans *Spirale*, No. 48, décembre.
2. *L'Homme gris*, de Marie Laberge, mise en scène par l'auteure, à la Salle Fred Barri (septembre-octobre): cf chronique dans *Spirale*, No. 47, novembre.
3. *Circulations*, de et avec Robert Lepage, François Beausoleil, Lise Castonguay; musique de Bernard Bonnier. Mise en scène de Robert Lepage. Au Théâtre de Quat'sous: 13 novembre - 15 décembre.
4. cf. *Le Rail*, conception et mise en scène de Gilles Maheu, reprise à l'Espace Libre, novembre-décembre (par Carbone 14).



Sur la photo: François Beausoleil, Lise Castonguay et Robert Lepage dans *Circulations*.